

Supplément au SOP n° 102, novembre 1985

L'IRREDUCTIBILITE DE L'HOMME
A LA LUMIERE DE L'EXPERIENCE SOVIETIQUE

Conférence de Véronique LOSSKY
au Congrès de l'ACER
(Montgeron, 20 octobre 1985)

Document 102.A

Vous avez entendu ici des récits de personnes qui ont vécu des drames, des circonstances extraordinaires dans un contexte soviétique, essentiellement celui de la privation de liberté.

Vous avez constaté, au-delà de l'émotion éprouvée, qu'en définitive, en liberté comme en captivité, le joug est tout aussi pesant pour eux : c'est la vie soviétique qui asservit l'être humain.

Leur expérience est celle du mensonge, de la cruauté et de la haine. Je peux ajouter à cette description des affirmations cyniques maintes fois entendues ou lues dans le samizdat : "Dans notre pays pour survivre, il faut n'avoir peur de rien, ne rien attendre, ne rien espérer", et la seconde, non moins cynique : "Nous mourrons tous. Mieux vaut que ce soit toi le premier et moi après".

Pourtant, les gens que vous avez entendus ne sont pas des loups, ils ne respirent pas la haine, ils ne sont pas cruels, ils ne mentent pas et leurs témoignages nous bouleversent.

Ils ont conservé un visage humain, c'est évident. Comment ont-ils fait ? C'est bien cela l'irréductibilité de l'homme. Quand nous voyons ces gens, que nous entendons le récit de leurs souffrances, nous nous demandons : comment est-ce possible ? Comment ont-ils fait ?

Et, très modestement, la seconde question qu'ils nous posent : comment faire pour les imiter, quelle leçon leur expérience nous apporte-t-elle. Si toutes les souffrances endurées ne les ont pas avilis ni détruits, nous autres aimerions bien en faire autant.

Cette émotion entraîne généralement une réaction immédiate : chez nous en Occident, ce n'est pas possible. Et nous nous surprenons à envier la vie soviétique difficile mais exaltante, comparée à la grisaille occidentale. Nous sommes parfois confortés dans ce genre d'attitude par les émigrés russes eux-mêmes, si souvent déçus par la vie en liberté. Non seulement ils sont confrontés à la dure réalité de l'exil, mais en plus, ils ne trouvent plus la solidarité qu'ils ont connue, la sérénité, le secours dans l'adversité, etc. Les gens sont enfermés dans leurs soucis et nous sommes en fait profondément indifférents et égoïstes devant leur détresse nouvelle.

Imitation du chemin soviétique

Je voudrais écarter d'emblée un raisonnement qui me paraît faux, voire dangereux : nous ne devons pas nous mettre artificiellement dans des conditions de camp pour atteindre les qualités humaines de ceux que nous avons entendus. Ce serait une forme de masochisme tout à fait pathologique et malsaine.

Certes, nous avons chacun croisé au moins une fois dans notre vie des êtres exceptionnels qui affirmaient ne rien regretter de leur expérience douloureuse et qui sortaient grandis des épreuves. Et c'est vrai que des gens, parfois tout à fait quelconques, se transformaient complètement, après avoir vécu le froid, la faim, la fatigue et la peur, ou des épreuves d'un autre type, et devenaient alors des personnes admirables.

Camus l'avait bien vu, lui qui disait : "Ce qui barre la route fait faire du chemin"; ainsi que le proverbe arabe aussi : "Le coup qui ne me tue pas me rend plus fort".

On peut pousser encore un peu ce raisonnement et certains le font. Par exemple, on dit souvent que la foi grandit dans les persécutions, qu'elle est beaucoup moins fervente dans nos pays où les églises sont ouvertes, mais vides, qu'en Russie, où l'on empêche les gens d'aller à l'église : tout le monde s'y précipite et elles sont toujours bondées. C'est vrai, mais cela justifie-t-il la persécution ?

Pour réactiver la foi, persécutons donc un peu ou encore, pour être comme ceux que vous avez entendus hier, inventons-nous quelques tortures et nous pourrions aussi nous rendre irréductibles. Ce raisonnement est faux et malsain. C'est en fait une justification du mal. Puisque les épreuves contribuent à la grandeur de l'homme, qu'elles en font des héros, il faudrait les rechercher ou même les provoquer ?

En réalité, la souffrance dégrade, détruit, avilit, anéantit. Rappelez-vous le proverbe arabe : le coup qui ne me tue pas (me rend plus fort), mais il faut avoir survécu. Et rappelez-vous le cynisme des camps : ne rien craindre, ne rien attendre, ne rien espérer - tuer son prochain pour survivre. Il faut se rappeler tout cela pour comprendre que la souffrance grandit, rend plus fort, mais pas n'importe quelle souffrance, ni n'importe quel être humain.

Aucune souffrance n'est justifiée à priori. Seule une personne qui a vécu la souffrance, peut dire après coup, a posteriori, qu'elle ne regrette rien.

Je peux souffrir de la faim et des privations, de la peur du danger. Je ne peux pas volontairement me mettre dans ces situations-là.

Mais si, bien sûr, je peux le faire volontairement : voir combien de temps je peux rester sans manger autre chose que du pain, voir si comme dans les camps, je peux dormir sans couverture, sans chauffage et avec la lumière allumée. Mais je peux aussi voir combien de mètres je peux courir sans m'essouffler. Je peux m'entraîner à courir plus vite, à nager plus longtemps. Autrement dit, je peux faire tout cela comme un entraînement du corps. Le sportif qui veut battre un record doit s'entraîner. Faut-il en tirer la conclusion que pour vérifier si nous sommes, comme eux, irréductibles, nous devons nous précipiter à Moscou, brandir des pancartes et chercher à tout prix à nous faire arrêter ? Chercher à souffrir le plus possible, en espérant en sortir grandis, comme tous ces gens que vous avez entendus ?

Non, justement. Jamais. La souffrance du sportif a un but très précis - la maîtrise de son corps et de ses capacités physiques et morales. Ce n'est pas celui des Russes-martyrs, ni le nôtre.

Je pourrais citer le carême aussi, comme exemple de sport plus proche encore de notre expérience quotidienne.

Chacun de nous à un moment ou à un autre a cherché à appliquer strictement ces règles, ne pas manger de ceci, de cela, d'oeufs, de

viande, de laitage, se priver de bonbons, de cigarettes, que sais-je, voire ne pas manger du tout. Chacun a connu aussi les tourments qui vont avec : on va à l'église, on a faim, l'estomac gargouille si fort qu'on n'entend pas la prière de saint Ephrem, ou encore l'après-midi on est obligé de faire de grands détours, si on a décidé de ne pas fumer ni manger, devant les boulangeries et les tabacs.

Et alors c'est la rébellion. Pourquoi ? Ne fait-on pas carême ? Alors pourquoi ce corps au lieu de se faire oublier se met-il en avant ?

Je pense, pour deux raisons :

D'abord, parce que ce n'est pas du carême, c'est du sport. Nous ne cherchons rien d'autre que la limite de nos forces. En l'occurrence, de nos forces physiques. Quand nous faisons un carême de sport, quel est notre but ? Seulement l'orgueil : je peux ne pas manger de ceci ou de cela, tant d'heures de suite, je suis fort !

En fait, nous ne cherchons dans ce carême que la vérification des limites de nos forces. Et nous savons par l'expérience des autres, sinon par la nôtre, que ces limites de forces et de résistance existent. On peut, avec de l'entraînement, les reculer très loin. A un moment ou à un autre, on les atteint et on craque. Il y a des limites que notre corps ne peut franchir. Si nous arrivons à les reculer, c'est notre orgueil qui se rengorge.

La deuxième raison, c'est, me semble-t-il, que c'est souvent sur notre point faible que nous sommes attaqués dans la vie. C'est la partie vulnérable de l'homme qui subit le coup des épreuves. Dans le carême sportif, c'est le corps qui se rebelle.

Cette longue digression sur le carême n'a pas d'autre but que d'écarter une idée fautive sur la souffrance justifiée : rien ne justifie la souffrance que l'on inflige ou que l'on s'inflige. (Autre donc est le carême décidé comme maîtrise du corps pour se rendre disponible à la prière. Mais ceci est un autre problème.)

Et s'infliger des souffrances pour imiter nos frères en Russie, c'est encore du sport, c'est encore de l'orgueil.

Vie soviétique, vie ici

Je pense aussi qu'on peut tirer quelques enseignements de la comparaison de ce qui à première vue paraît incomparable : les conditions de vie ici et là-bas.

Dans la vie soviétique, telle que nous la connaissons par nos lectures, les récits entendus, les voyages et les expériences diverses, tout est fait pour asservir l'homme, tout est fait pour transformer la société en machine et les hommes en rouages. C'est une expérience de réduction par la faim, le froid, la fatigue, la peur ou encore, dans des conditions différentes, par le mensonge, la délation, la haine et encore une fois la peur. A tout cela s'ajoute le manque de liberté : dans les camps, au sens littéral ; dans les villes, c'est l'impossibilité d'aller

à l'étranger ou de lire ce qu'on veut. Vous avez ainsi un tableau complet des efforts qui sont faits pour réduire l'homme à l'état de rouage.

Mais ici ? Bien sûr, nous avons la liberté : d'aller à l'église ou à l'étranger, de lire ce que nous voulons, de nous informer. Mais le faisons-nous ? Bien sûr, nous n'avons pas faim. La faim est remplacée chez nous par la gastronomie, ou pire, la satiété ; la tentation de consommation, qui, on le sait bien, grandit avec l'âge et augmente avec les progrès techniques. Le froid est remplacé par l'excessif confort et il y a en général une glorification du corps qui peut être dégradante.

Si nous ne connaissons pas les fatigues du travail concentrationnaire, celles de notre vie urbaine française ne le cèdent en rien à la vie urbaine soviétique. Enfin la peur que connaissent les gens en URSS, moins constante certes, peut prendre aussi diverses formes en Occident et peut aller jusqu'à la peur pour sa vie, le soir au coin d'une rue déserte de banlieue.

Ce que je veux dire n'est pas aussi scandaleux que ça en a l'air. Je ne veux pas dire qu'on vit aussi mal ici que là-bas. Non, ce n'est pas mon propos. Je veux dire qu'il y a de grandes ressemblances dans l'entreprise de réduction de l'homme à un rouage, et de la société à une machine, chez nous comme là-bas. Bien sûr, on a plus faim en Russie qu'on est repus ici, bien sûr, on est plus fatigué dans un camp qu'à la sortie du métro à sept heures du soir, mais les petites mesquineries de travail, de carrière... bref, c'est une différence de degré et non de nature : en poussant un peu notre expérience et en atténuant un peu l'expérience soviétique, elles pourraient bien se rejoindre.

L'homme est réductible

Je pense donc qu'on peut être asservis, avilis, réduits, autant en France qu'en Russie, et point n'est besoin de vivre là-bas pour vérifier que l'homme est réductible.

Alors, peut-être, l'affirmation de l'irréductibilité de l'homme est-elle fausse ? Peut-être l'homme est-il au contraire tout à fait réductible ? Oui, je le pense. Je pense que l'irréductibilité de l'homme n'est pas du tout donnée, qu'elle se réalise, et seulement dans certaines conditions très précises qui n'ont rien à voir avec les conditions soviétiques, africaines, guatémaltèques ou parisiennes. Tout ceci n'est qu'une affaire de degrés. Un peu plus - un peu moins.

Je voudrais m'arrêter un instant sur la peur, peut-être parce que c'est une expérience qui m'est proche, je l'ai vécue à Paris comme à Moscou, et vous citer quelques phrases sur la peur de Félix Svetov : "La peur est irraisonnée, elle paralyse la pensée, la volonté, le sens commun" et encore : "On peut n'avoir strictement rien à se reprocher, on peut n'être croyant que dans le fond du coeur, aller à l'église à l'autre bout de la ville, on sait que l'on n'est pas à l'abri d'une convocation, d'un 'malentendu', d'une calomnie, d'une intrigue de bureau, d'une malveillance personnelle qui tourne en dénonciation. Si n'importe qui, n'importe où, tire tout à coup de sa poche le petit carton rouge (le document de l'officier du KGB), aussitôt on perd toute maîtrise de soi, tout sentiment de sa propre dignité. On perd la possibilité de raisonner, la logique

disparaît, le sol se dérobe sous les pieds ; et avant même d'avoir compris de quoi il s'agit, on sait qu'on est perdu".

Il dit bien : la possibilité de raisonner, la logique, le sentiment de sa propre dignité. Il ne s'agit plus de sport. Il s'agit de ce qui fait de moi un être humain et qui disparaît devant le petit carton rouge là-bas, devant d'autres fantômes chez nous. Comment faire pour ne pas perdre cette dignité d'homme, comment font-ils pour la préserver, comment réussissent-ils à ne pas se laisser réduire ?

Les solutions

Il y a des solutions draconiennes que certains ont pratiquées. Par exemple, le renoncement à tout, tout ce que l'on possède, y compris la liberté individuelle, vous libère complètement de la peur : quand on a tout perdu, on n'a plus peur de rien perdre. Et c'est vrai que la liberté d'expression par exemple s'exerçait plus souvent dans les camps que dans les appartements en ville. Voir les livres de Soljénitsyne qui décrivent bien cette situation. Plus simplement : "Car où est ton trésor là aussi sera ton coeur" (Matthieu VI, 21).

Cette solution-là est très couramment pratiquée en Russie et elle nous est tout à fait accessible : ne mettre son coeur que dans des objets inaliénables ; ni la nourriture, ni les objets possédés, ni le confort. C'est vrai que la dépossesssion donne une grande légèreté, une grande liberté (tout comme le carême du reste). Cela se fait aussi par degrés. On peut repousser toujours plus loin les limites de ce qui est indispensable, on peut renoncer toujours plus, avoir besoin de toujours moins. On peut devenir un héros. Mais en allant toujours plus loin, il y a deux excès : le premier, tout bête, c'est qu'on en meurt ; le deuxième, plus grave, c'est que l'on risque de voir augmenter l'orgueil en proportion inverse des possesssions.

En fait, il faut chercher plus simplement et plus clairement à être, plus qu'à avoir. Exemple : j'ai une maison, une voiture, un corps ; j'ai froid ; j'ai peur. Mais d'autre part, je suis un être conscient, un ami pour quelqu'un, une femme, une soeur : je suis une personne.

Il y a des disciplines et des démarches multiples qui aident à transformer l'avoir en être, la souffrance acceptée quand elle vous tombe dessus, la générosité au lieu de l'avidité, l'amitié et l'amour au lieu de la possessivité.

Concrètement : les plus grands mouvements de solidarité que j'ai vus étaient accomplis par des gens tout à fait démunis : j'en ai vécu à Moscou et... dans une HLM de banlieue où j'habitais il y a quelques années.

A Moscou, pour trouver du lait en poudre destiné à un nouveau-né dont la mère n'avait plus de lait, on a organisé une sorte de course de relais pour arriver à franchir les distances, le temps, et apporter ce lait au plus vite chez cette jeune femme.

A Paris, un jour de grève, je suis rentrée à neuf heures du soir et j'ai trouvé dans la cuisine un voisin du dessus, timide comme tout, qui

n'osait pas me dire bonjour dans l'escalier, et qui s'affairait avec un camping gaz, parce que je n'avais pas préparé de dîner.

Cela, ce sont des gens humbles qui l'ont fait, sans aucun héroïsme, parce que ce nouveau-né à Moscou, et moi dans mon HLM, nous étions devenus brutalement pour quelqu'un des personnes. A ce moment-là pour chacun des êtres concernés, la souffrance, la mésaventure de l'autre l'a transformé en personne aux yeux du premier.

Individu et personne

Mais je veux revenir encore à la peur et vous rappeler une histoire qui a fait le tour des milieux orthodoxes russes. Elle est arrivée à Tatiana Goritcheva. Elle raconte qu'elle a connu, elle aussi, une peur insurmontable dans des circonstances dramatiques en Russie : "Je rentrais chez moi, dans une lointaine banlieue, par le dernier train. Sortie à la petite gare, seule, j'ai senti très vite que j'étais suivie. Quelque cinq cents mètres derrière moi, j'entendais des pas, une conversation, ils étaient trois, ils parlaient à voix haute sans se cacher, j'ai compris qu'ils étaient là pour moi et qu'ils allaient me battre à mort. C'était arrivé tant de fois à mes amis ! Ma situation était sans issue. Personne, pas une maison alentour, du reste m'aurait-on ouvert la porte, avec ces voyous derrière moi et la nuit noire. J'ai fait beaucoup de yoga autrefois et je connais les techniques de la maîtrise de soi. J'ai donc fait appel à toutes mes ressources intérieures, sans succès. Puis j'ai décidé de traiter ces garnements par le mépris.

"J'avançais à grands pas, méprisant ces voyous de tout mon coeur, mais la peur me tenaillait toujours. Et j'ai compris que ma peur ne me cuirait pas. Alors je me suis mise à prier : 'Je me remets à toi, mon Dieu, que Ta volonté soit faite. Toi aussi, Christ, tu as subi les coups.' J'ai cessé d'avoir peur très vite et quelque temps après, combien je ne sais pas, mais j'étais encore assez loin de la maison, j'ai réalisé que les trois types s'étaient évaporés dans la nuit. Je suis rentrée cette fois-là sans avoir été battue."

Retenons bien cette histoire. Il y a trois moments dans la lutte de Tatiana : le yoga, le mépris, la prière. Sur les trois, deux concernent l'individu réductible ramené à son état le plus diminué par la peur. Premier moment, les techniques diverses - jogging, diète, sport, yoga ici - ne sont pas efficaces. Tout cela c'est de l'individuel, sans aucun effet. Deuxième moment, le mépris - autre recours -, autrement dit la dignité d'homme d'être fort devant ces voyous, devant le mal - aucun effet non plus. Troisième moment, la prière - et le miracle se produit. J'y reviendrai.

Je voudrais vous citer aussi une phrase de Léon Bloy : "Ce qui est particulier dans mon histoire, c'est que la certitude absolue d'être secouru à temps, de manière ou d'autre, ne m'empêche pas d'avoir peur quand vient la menace".

Dans cette phrase il y a plusieurs idées importantes pour mon propos, et je vais la retourner. En commençant par la fin : la peur est toujours présente. Elle est là et l'un des moyens pour la conjurer, tout simple,

c'est la prière : elle change les idées, elle permet de rattraper les moyens que vous possédez réellement et qui vous échappent.

Ceci n'est pas seulement vrai pour la peur, c'est vrai pour toutes sortes d'épreuves. Les moyens habituels pour surmonter l'épreuve ont disparu, l'épreuve est, semble-t-il, au-dessus de nos forces...

Mais Léon Bloy affirme : la certitude d'être secouru. C'est le second point. Chaque épreuve qui nous est envoyée vient de Dieu. Mais pour chaque épreuve il nous envoie le mode d'emploi, c'est-à-dire juste assez de force pour la surmonter. On ne va pas baisser les bras quand l'épreuve vient, on va prier pour trouver à sa disposition tous les moyens techniques qu'on a appris à d'autres moments. Exemples : les dates et les formules dans un examen, la patience dans une scène de ménage, la maîtrise de soi quand les jambes vacillent. On va puiser dans toutes les ressources individuelles.

Le troisième moment de Léon Bloy ("ce qui est particulier dans mon histoire"), c'est la conscience qu'il a, au moment de l'épreuve, d'être unique. Je suis celui que Dieu a choisi pour cette épreuve-là, je suis celui qu'il préfère, celui qu'il ne va pas lâcher au moment où il tombe. Cette conscience d'être unique, c'est cela l'irréductibilité de la personne.

Cette expérience de la personne humaine nous la connaissons tous dans la relation d'amour. Vous savez tous que, quand vous vivez un grand amour, vous avez le sentiment d'une expérience unique : "personne ne s'aime comme nous nous aimons" ; ou encore les jeunes parents éblouis par leur bébé : "celui-là, il est exceptionnel 'objectivement', c'est le plus beau du monde". Mais la même chose est vraie dans l'épreuve. Cette souffrance unique, elle vient d'où ? Elle est absurde, inutile ? Elle vient sur moi, parce qu'à ce moment-ci Dieu m'a choisie, je suis unique pour Lui et Il va m'aider. Cela, c'est irréductible. C'est ce qui a permis aux Soviétiques persécutés de survivre, de sortir de la loi de la jungle, de la transformer en loi d'amour. Dans la souffrance, dans la peur, dans l'épreuve, avec un petit effort, le secours arrive.

Seulement, ce n'est pas toujours simple. Parfois pour arriver à recevoir le secours, il faut faire le ménage chez soi. Pour nous aider, Dieu a besoin de place en nous, et nous nous encombrons souvent de techniques individuelles, toutes réductibles : il faut savoir alors renoncer aux biens que l'on a accumulés et qui nous remplissent d'orgueil pour savoir retrouver ce que l'on est - renoncer au sport, à l'amour-propre, au mépris, à toutes ces choses individuelles encombrantes et retrouver la personne que Dieu a insufflée en nous.

La rébellion contre Dieu n'est pas autre chose qu'une rébellion de notre individu. A ces moments-là Dieu se fait tout petit en nous, pudique, secret, en attente, pour nous laisser faire nous-mêmes le chemin vers la personne, chemin qu'il nous avait offert et que nous oublions.

Dans ce "ménage" dont je parle, les attaques de la vie, les souffrances, les épreuves sont très utiles parce qu'elles nous permettent de mesurer les ressources individuelles, de voir la part en nous qui est réductible et celle qui ne l'est pas.

Si nous ne subissions aucune attaque, si nous n'étions pas confrontés aux épreuves, à la souffrance - la nôtre et celle des autres -, nous deviendrions des légumes. Et ce n'est pas une "mesure" de souffrance qui d'individu nous transforme en personne. Il n'y a pas de mesure objective de la souffrance. Elle vient par paquets, gros pour les uns, plus petits pour d'autres, sans aucune comptabilité.

Il arrive par exemple que des gens parfaitement égoïstes et repus fassent un jour un énorme détour pour prendre sur eux le malheur de quelqu'un, gratuitement, sans aucune raison logique. Ce jour-là ils deviennent des personnes. C'est cela que nous sommes appelés à faire en nous-mêmes et pour les autres.

Dans les camps de femmes en Mordovie, des prisonnières ont fait la grève de la faim, par solidarité, pour défendre l'une d'entre elles qui était persécutée : c'est ça l'irréductibilité de la personne. Elles ne l'ont pas cherché, elles n'ont pas compté, elles ont été révoltées par une injustice qui s'exerçait sur une seule.

C'est ce que pense Berdiaev quand il dit : Lorsque j'ai faim, c'est un problème physique, quand l'autre a faim, c'est un problème moral. Et notre révolte devant l'injustice est sans aucun doute un premier pas sur le chemin de l'irréductibilité de la personne.

Parfois le chemin est long, il va de renoncements en renoncements. Regardez Sakharov, par exemple. Il a commencé par être un physicien intelligent et lucide. Ses découvertes l'ont amené à une lutte qui petit à petit a fait de lui un héros. Au bout de deux ans de relégation à Gorki, il disait : "Je vis avec l'espérance de la victoire ultime du bien". Et maintenant, alors que nous ne savons même pas s'il est encore vivant, même s'il n'est pas croyant, même si lui-même n'a jamais prononcé le nom de Dieu, il a aimé et aidé tant de gens que de l'individu réductible qu'il était il s'est transformé en personne unique et en symbole de l'irréductibilité de la personne humaine. Il a été soigné de force aux neuroleptiques, il est sorti péniblement de maladies, il a survécu aux grèves de la faim, et nous avons maintenant la certitude que Dieu l'accompagne.

Les miracles

Quand je perds courage, quand je risque de sombrer, alors que se passe-t-il ? Si vraiment je suis réduit aux dernières extrémités, alors Dieu pour moi fait un miracle. Je vous ai cité celui de Tatiana Goritcheva. Je vous raconterai encore celui, tout récent, qui est arrivé à la famille baptiste, je crois, la famille Nanaïmo, qui récemment s'est enfuie d'URSS pour le Canada. Ils étaient sept. Deux parents et leurs cinq enfants adultes. Ils se sont déguisés en montagnards, ont marché dix jours dans le sud de l'Arménie pour atteindre la Turquie. Là, il y avait la frontière matérialisée par deux murs de barbelés de trois mètres de hauteur qu'on ne pouvait franchir. Bien sûr, quand ils sont arrivés devant, l'alerte avait été donnée et ils étaient généreusement arrosés de mitraille pendant que de l'autre côté les Turcs prenaient des photos. Après avoir passé, en perçant un trou, le premier, ils sont arrivés devant le second et à un certain endroit - juste devant eux, mais vraiment comme pour les Hébreux traversant la Mer rouge à pieds secs -

il n'y avait plus le moindre barbelé. Les Turcs leur ont demandé ensuite "comment avez-vous passé le deuxième barrage de barbelés ?" - "Il n'y en avait pas" ont-ils répondu. "Ce n'est pas possible" et on leur a montré des photos : leurs traces sur la neige s'arrêtaient devant les barbelés et reprenaient de l'autre côté de la frontière. Ce miracle s'est produit à ce moment-là pour eux qui avaient marché quinze jours en priant sans cesse. Ces miracles, c'est notre pauvre être démuné que Dieu vient repêcher - notre individu devenu une personne. C'est la preuve que Dieu nous donne que nous sommes bien-aimés et irréductibles.

Sans tomber dans un optimisme béat, je voudrais néanmoins affirmer avec Léon Bloy que dans les épreuves qui nous sont envoyées, il vient un moment où nous sommes secourus, le moment justement où notre foi en Dieu transforme notre individu en personne. La personne, c'est-à-dire moi, toi, chacun d'entre nous, parce que, à un moment donné, je suis unique, irremplaçable, et à ce moment-là, aimée et secourue. C'est comme cela que Dieu m'a créée et c'est cela qu'à des moments privilégiés de ma vie je retrouve - l'irréductibilité de ma personne.

Retrouver en nous la personne humaine

Pour conclure, je voudrais revenir sur la cynique affirmation qui a cours dans les camps et que j'ai citée : "pour survivre, il me faut n'avoir peur de rien, ne rien attendre, ne rien espérer". Elle touche bien sûr les trois vertus chrétiennes : la foi, l'amour, l'espérance. L'irréductible personne trouve le chemin du secours que Dieu envoie en même temps que l'épreuve. Avec foi, espérance et amour, et transforme sa vie en destin.

Et je voudrais encore m'arrêter sur la première de ces trois affirmations cyniques. L'homme soviétique est irréductible quand il a su transformer sa peur des loups en crainte de Dieu.

Qu'est-ce que c'est la crainte de Dieu ? C'est le respect, la confiance de Dieu et la certitude que Dieu va m'aider à restaurer en moi la dignité de personne humaine, telle qu'il m'a créée.

Ce que ces hommes soviétiques ont vécu, c'est le cheminement de l'individu réductible et asservi à la personne créée à l'image de Dieu et irréductible.

Ce qu'ils nous apprennent à faire, c'est à faire place dans notre cœur pour retrouver le trésor que Dieu y a mis : n'importe quel type de vie peut nous réduire à l'esclavage de l'individuel.

Nous faisons tout dans notre vie pour réduire l'homme à l'individu. L'irréductibilité de l'homme est à faire : elle consiste à retrouver en nous la personne humaine.

L'homme n'est pas irréductible de nature, il le devient.

Tout nous est donné en puissance et tout est à faire.